

# LE TEMPS

---

récit Samedi 1 juin 2013

## Rencontre avec Titania, la reine des fées

Par Par Isabelle Rüf

**«Titania et la tectonique» est le troisième livre de Loretta Verna. Faire de la littérature avec la matière même de sa vie, comme on aère le compost, telle est la démarche de la Genevoise**

**Genre:** Récit

**Réalisateurs:** Loretta Verna

**Titre:** Titania et la tectonique

**Studio:** Editions des Sauvages, 446 p.

VVVVV

Titania scrute les failles de la croûte terrestre. Titania est la reine des fées, elle fréquente les renards, cultive son jardin, cuit son pain, arpente le globe en suivant ses fissures. Parfois, elle dit «je», ou même «nous», mais pas souvent. Au long de ces quelque quatre cents pages, c'est surtout à travers le regard de l'«écrivain» qu'on la voit batailler avec brio contre le déclin du désir, les atteintes de l'âge. Titania a tout l'air d'être l'alter ego de Loretta Verna. En 2008 paraissait Mille Traverses, un court récit saturé de références artistiques. Il s'en dégageait une énergie brouillonne, attachante mais difficile à suivre. Cinq ans plus tard, Loretta Verna revient avec une trilogie, comme elle en avait annoncé le projet à l'époque: Titania et la tectonique aurait pu paraître en trois volumes réunis en coffret, finalement, l'éditrice et l'auteur ont opté pour un livre cartonné, d'un vert de printemps allègre, de la couleur des jeunes feuilles, quand elles donnent envie de les manger.

Mais il y a bien trois haltes dans ce parcours: «Latte macchiato», «Transitraum» et «Fenouil et Chrysanthème». Ce ne sont pas des romans, ni des récits, plutôt des notes qui s'enchaînent selon les incitations du corps, du temps qui passe et de celui qu'il fait, des rencontres, des lectures et des voyages. Elles dessinent le portrait d'une femme à l'écoute de soi et des autres, attentive à ne rien perdre du temps qui reste. On peut la suivre pas à pas ou, si l'attention fléchit, la quitter un instant pour la retrouver, en avant ou en arrière, sur son chemin sinueux et déterminé.

Toute jeune, Loretta Verna est venue de son Tessin natal. Les tourbillons vivifiants de la Maggia, les flots apaisés du lac Majeur irriguent encore ses souvenirs. L'eau est l'élément de Titania. Elle aime aussi les piscines où son corps s'élanche et s'allonge et où elle fantasme sur un Neptune barbu. Ce corps, pour lui faire oublier l'âge, elle le confie à Monsieur Osuka, dont les mains savent défaire les nœuds et les contractures. Ces séances de massage sont parmi les plus saisissantes du livre par ce qu'elles disent des sensations et de la perception des organes. Titania plie aussi ses muscles à la discipline du yoga, l'emmène skier, l'abreuve de toutes sortes de théés, choisis avec soin, le promène dans les rues des villes, dans les musées, le long de l'Arve.

Elle le contraint aussi à rester assis de longues heures, dans ce qu'elle nomme la Maison des Renards, un café où elle remplit à la plume ses cahiers et où elle fait provision de choses vues et entendues, conversations d'hommes affairés, jeux d'enfants, mères harassées. L'état de la planète préoccupe Titania, qu'elle fasse son marché ou qu'elle cultive son jardin, observe les allées et venues du bourdon, se préoccupe des abeilles. Son compost, elle le soigne comme elle soigne les mots. Il y a quelque chose de très organique dans l'écriture de Loretta Verna, une perception de soi et de l'environnement à travers le corps. Mais à travers les lectures aussi, car «l'écrivain» apprend de ceux qui l'ont précédée. L'univers d'Antoine Volodine est très présent; Peter Handke

est une figure tutélaire; Pierre Guyotat et Luis Sepúlveda, Jean Echenoz, Virginia Woolf, Murakami et les récits de la mythologie, toujours vivants, qui parlent de nos passions et de nos désirs. Parfois, elle rend visite à la Crétoise, une figure amie dans laquelle on reconnaît Catherine Safonoff: il y a des analogies entre leurs démarches.

Titania suit, non sans humour, les cours que donne un fringant Doc Ma Poï devant un cénacle de «femmes bienveillantes» du troisième âge. Il y est question des émotions et de leur substrat chimique. Dans la vie personnelle de la fée, il y a un Menhir, qu'on suppose donc solide, mais mobile, puisqu'il l'emmène en voyage. Beaucoup d'autres figures amies traversent le livre. Mais une mauvaise fée, Baldolina, encombre sa route et lui «brise l'élan». Pour exorciser ses pouvoirs, il faut faire appel à tous les petits dieux qui accompagnent Titania, dont la déesse Kannon, rencontrée au Musée Rietberg à Zurich. De vieilles colères resurgissent, de nouvelles luttes: Titania va aux manifestations même si elle ressent un décalage, et philosophe sur l'état de la planète: ce n'est pas là qu'elle est la meilleure.

Loretta Verna a fait les beaux-arts à Genève, elle y a ensuite enseigné le cinéma. Après Le Fourbi (L'Aire, 1989) et Mille Traverses, Titania et la tectonique montre qu'à «l'adolescence du grand âge», elle a trouvé une forme qui restitue avec élan ses doutes, ses envies, ses sensations. Sur les fissures de la vie, elle chemine avec l'adresse d'une petite chèvre de Monsieur Seguin, tenace et drôle.

**LE TEMPS © 2013 Le Temps SA**

## Piège culturel

Le livre numérique est considéré par beaucoup comme un piège culturel. Roger Chartier, historien du livre, de l'édition et de la lecture, assure que lire la même œuvre dans une édition imprimée ou sur l'écran n'est pas lire le même livre. La révolution du texte électronique est une révolution des structures du support matériel de l'écrit comme des manières de lire. Au risque de réduire la pensée infiniment complexe de cet historien sur les matérialités du texte, disons que le papier apaise alors que l'écran excite, que le premier favorise la concentration alors que le second la trouble; l'attention décroche, l'assimilation diminue. La lecture soutenue, longue, est plus difficile sur écran<sup>9</sup>.

Le livre numérique n'est pas écologique. La liseuse est consommatrice d'électricité et sa traçabilité reste opaque, dans sa fabrication comme dans sa destruction. La construction d'une liseuse nécessite quinze kilos de minerais contre seulement trois cents grammes pour un ouvrage en papier. Les aficionados du silicium répondront qu'une liseuse peut stocker des centaines de textes. Le Syndicat national de l'édition, en France, a commandité une étude dont les résultats sont très clairs. Le livre papier est nettement plus vert : pour amortir écologiquement une seule liseuse, il faudrait y lire au moins deux cent quarante eBooks en trois ans. Mission impossible, sauf pour les critiques littéraires qui dépassent le seuil de cent livres lus par année. Rappelons ici que l'enquête «Pratiques culturelles des Français», régulièrement menée par le ministère de la Culture depuis le début des années 1970<sup>10</sup>, constate un recul de la lecture en raison de l'érosion continue des forts lecteurs (le seuil fixé par



© Jenny Matthews / Panos

## Titania et la tectonique

DES SAUVAGES



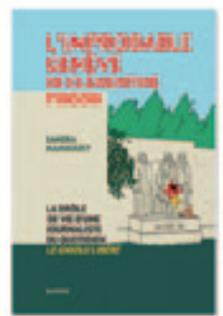
Loretta Verna

448 pp. | 38 CHF | avr. 2013

Comme une herboriste, concoctant ses textes dans le secret de son laboratoire, Loretta Verna me donnait à lire des pages qui semblaient des potions. Les mots que je lisais infusaient et me revenaient dans le fil de mes pensées ou le cours de mes rêves. L'écriture d'un livre, puis du second et l'évidence du troisième ont pris quelques années. La trilogie de *Titania et la tectonique* était un projet complexe : les thèmes devaient aller et venir, s'estomper et se nouer dans le fil des paragraphes. Je regardais l'œuvre se faire, comme on s'émerveille de la transmutation des éléments; les métaphores subtiles, improbables, m'enchantaient. Loretta Verna possède une langue à laquelle il faut se laisser aller, accepter d'être enlevé. Alors comme une potion, le texte se déploie avec sa profusion et son esthétique. Editer ce texte a aussi été trouver une forme physique à la trilogie. Finalement, nous avons opté pour un ouvrage relié, comme un traité contemporain.

## L'Improbable Genève de Clémentine Pinson

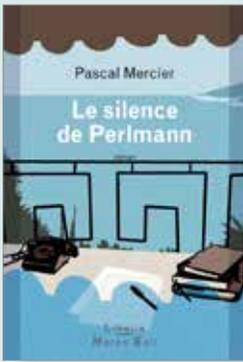
SLATKINE



Sandra Mamboury

160 pp. | 20 CHF | avr. 2013

Sandra Mamboury m'a contacté peu avant les Fêtes avec le synopsis d'un roman : *L'Improbable Genève de Clémentine Pinson*. La drôle de vie d'une journaliste au quotidien Le Gniolu libéré. Le ton était donné avec ces titre et sous-titre, et rendez-vous pris dès que possible avec l'auteure. Une évidence s'impose alors : mettre «les bouchées doubles», tant au niveau rédactionnel qu'éditorial, pour proposer ce texte aux visiteurs de l'édition 2013 du Salon du livre de Genève. Qui apprécieront, à n'en pas douter, les qualités de cet ouvrage où l'on se plaît à démêler le vrai du faux, à rencontrer des personnalités intimement liées à la Ville du bout du lac, sur les traces d'une narratrice aussi attachante que fantasque. Et répondront, je l'espère, positivement à cette invitation à découvrir une Genève insolite. Les habitants de la Cité de Calvin y reconnaîtront une plume familière, puisque Sandra Mamboury a créé et signé durant de nombreuses années le billet d'humeur l'«Encre bleue» dans la *Tribune*.

**LE SILENCE DE PERLMANN**

Pascal Mercier  
Libella/Maren Sell

Avant le succès de *Train de nuit pour Lisbonne*, le philosophe d'origine suisse Peter Bieri a inauguré son pseudonyme, Pascal Mercier, avec un premier roman, *Le Silence de Perlmann*, paru en Allemagne en 1995. Dans un hôtel de luxe de la côte ligure, un homme en crise ne sait pas comment se sortir du piège où il s'est laissé enfermer. Linguiste de renom, Philipp Perlmann est chargé de diriger un colloque de haut vol sur les liens entre récit et mémoire, sponsorisé par Olivetti. Au moment de rédiger sa propre communication, il se trouve confronté au fait abrupt qu'il n'a rien à dire. La lecture de *L'Institut Benjaminata* de Robert Walser, la traduction de l'essai d'un collègue russe, Leskov, empêché de participer, servent de refuge

à l'universitaire paniqué. Sa paranoïa s'épanouit, il se voit entouré de rivaux, s'isole dans le silence. Impressionné par les thèses de Leskov, Perlmann envisage le plagiat, puis, quand le Russe débarque *in extremis*, le meurtre et le suicide. On peut lire *Le Silence de Perlmann* comme un thriller intellectuel, une satire des mœurs académiques, une réflexion sur le temps, le récit d'une dépression à caractère autobiographique (Perlmann est veuf depuis peu), avec de fréquentes plongées dans les rêves et dans la musique. Ambitieux, construit en allers et retours entre un présent angoissant et un passé teinté de regrets, ce premier roman préfigure la grande crise existentielle du *Train de nuit pour Lisbonne*. IR

**LE MILIEU DE L'HORIZON**

Roland Buti  
Zoé

La canicule de l'été 1976 : pour le narrateur, elle marque la fin de l'enfance. Il n'a rien oublié de la souffrance de la terre, des bêtes, des gens, lui qui avait alors 13 ans. Il revoit le père, accablé, assister, impuissant, à la mort des cultures, à l'asphyxie des poulets dans leur élevage, à la plainte des vaches. La cellule familiale aussi se craquelle. La mère, toujours effacée, silencieuse, décide soudain de s'en aller, elle veut travailler, aimer ailleurs, vivre sa vie, « se trouver » comme le lui serine son amie new age. La grande sœur est déjà tournée vers son avenir de musicienne. Le cousin un peu demeuré que le père a recueilli déborde d'hormones incontrôlées. Le grand-père et son cheval meurent sans bruit. Au milieu de cet effondrement, Gus reit

ses bandes dessinées, entretient un rapport ambigu avec une fille qu'il maltraite comme la vie le maltraite lui-même cet été-là. Il ne peut plus se réfugier dans le monde rassurant d'avant : au départ de la mère, le père, ce taiseux tout d'une pièce, abandonne la lutte contre les éléments, et le gamin doit assumer un rôle d'adulte pendant qu'à l'angoisse de la sécheresse succèdent les orages ravageurs. Une colombe déplumée, incapable de voler symbolise le désarroi des êtres. Ce livre dessine la ligne de partage entre le monde rural, artisanal, patriarcal en train de mourir et un avenir incertain au seuil duquel se tient l'adolescent. Un magnifique roman de formation, dans lequel les forces de la nature font écho au trouble des individus. IR

**TITANIA ET LA TECTONIQUE**

Loretta Verna  
Éditions des sauvages

À « l'adolescence du grand âge », Titania arpente avec allégresse les failles de la croûte terrestre et les arcanes du corps. Qu'elle note dans ses cahiers ce qu'elle perçoit dans la « taverne des renards », le café qui est son point d'observation, qu'elle cultive son jardin et retourne son compost, qu'elle traverse la Suisse et l'Europe en quête d'émotions artistiques ou paysagères, qu'elle règle ses conflits, Titania ruse avec le temps et le saisit par les mots. Loretta Verna vient du monde des arts visuels. Elle tente désormais de restituer par le verbe les sensations – natation, massages, émois tardifs – et les interrogations face à la société. Une démarche nourrie de lectures, singulière et attachante. IR

**UNE MESURE DE TROP**

Alain Claude Sulzer  
Jacqueline Chambon

À quelques mesures de la fin de la sonate de Beethoven, Marek Olsberg rabattit le couvercle du Steinway, se leva et quitta la scène en disant, simplement : « C'est tout ». Le public de la Philharmonie de Berlin en resta bouche bée. L'auteur de *Un garçon parfait* examine cette fois ce qu'il advint d'une douzaine d'individus qui virent leur vie bouleversée par cet incident. Adultère révélé par un retour prématuré au foyer, secrets de famille dévoilés, liaisons brisées, nouvelles amours, destins réorientés. Par une suite de *short cuts* habilement enchaînés, Alain Claude Sulzer montre avec brio comment la désertion radicale du pianiste suffit à remettre en cause les fragiles équilibres et les apparences mensongères. IR

**LES TEMPS EBRÉCHÉS**

Thomas Sandoz  
Grasset

Dans quelques mois, elle n'entendra plus. Déjà les bruits la blessent, se confondent en cacophonie. Son ouïe la trompe, lui fait commettre des erreurs dans son travail, les accidents domestiques s'accumulent. La voix dérape, mal maîtrisée. Les rapports sociaux s'effilochent. Elle fait alors provision de souvenirs sonores, apprend à lire des partitions qui la consoleront, prend des leçons chez un vieux maître du tango. Un concert de jazz la fait vibrer au-delà des sons. Les parfums et les goûts sont appelés à pallier la défection de l'oreille. Psychologue, essayiste, Thomas Sandoz reconstruit l'isolement progressif de la jeune femme, mais c'est aussi pour montrer une forme de résilience et d'apaisement. IR

**ON A EU DU MAL**

Jérémie Gindre  
Éditions de l'Olivier

Jérémie Gindre sculpte, dessine, construit des installations. Il écrit aussi : les cinq nouvelles qui forment *On a eu du mal* sont nées d'une résidence en sciences affectives et en neurosciences à l'Université de Genève. Elles portent donc sur le rôle des émotions, sur un ton qui en est justement dépourvu. Ce détachement, l'absence totale de jugement de valeur provoquent la surprise et le rire. Une collectionneuse de pives, des vacances familiales sous la tente, l'attente des secours dans une dameuse ensevelie sous l'avalanche, des troubles de la perception, un séminaire sur la mémoire : quelle que soit la banalité ou le caractère pathologique de la situation, il en émane une étrangeté hyperréaliste, troublante. IR